

*LES ESSAIS*

GABRIEL AUDISIO

ULYSSE  
OU L'INTELLIGENCE

*nrf*

GALLIMARD







## AVERTISSEMENT

*Ce livre est composé à sa manière, qu'on trouvera peut-être bizarre. Le lyrisme et l'érudition l'animent tour à tour. C'est qu'il part d'une expérience personnelle pour aboutir à des généralisations abstraites. Le moi est ici la condition du nous.*

*D'autre part, l'ouvrage est bâti sur deux thèmes qui se succèdent et s'entrelacent : celui du génie méditerranéen, incarné par Ulysse, et celui d'Ulysse, figure de l'homme universel. La Méditerranée était la condition du héros de l'intelligence qui apparaît au bout de cet essai.*

*Enfin, il arrive que les mêmes sujets soient traités à diverses reprises, mais sous un éclairage et avec une dialectique différents. Qu'on soit bien sûr qu'il n'y a là nulle inadvertance : la démonstration qu'il me fallait faire et les conclusions où je devais aboutir ont entraîné ce système de charnières ou de paliers. C'est un effet de mes propres nécessités, encore qu'on les puisse juger critiquables, et que l'ouvrage eût pu se développer autrement.*

G. A.



# I

## A LA RECHERCHE D'ULYSSE

### 1. — ULYSSE DE MON CŒUR

A travers le monde on ne poursuit jamais que sa propre image, dans tous les êtres et jusque chez Dieu. Nous ne comprendrons peut-être le mystérieux univers que le jour où nous aurons percé le mystère qu'à nous-mêmes nous opposons.

Le thème d'Ulysse orchestre ma vie. C'est un alcool dont je me soulerai, même s'il doit paraître sans degré à tout autre que moi, même s'il faut me résoudre à l'ivresse solitaire. La figure, l'être, le mythe d'Ulysse n'ont jamais cessé de me hanter, m'habitent de plus en plus, s'emparent de mon intérieur, me dépossèdent en me possédant, me rendent à ma vérité après m'avoir arraché à mes apparences. Sans eux, quel fantôme sans os serais-je ? Privé de ce songe, quelle serait ma réalité ?

Le mal, un mal chéri, ne date pas d'hier. Depuis quatre lustres il me ravage, délicieusement. Poèmes, proses, romans, me relisant il n'est rien où je ne retrouve, encore toute chaude, cette fièvre quarte qui me rempoigne aussitôt qu'elle m'a quitté.

J'en pourrais tirer, pour mon édification personnelle, comme une courbe de température, un petit tableau de mes constantes où foisonneraient des citations prises à mes propres œuvres.

A vrai dire je l'avais fait, mais j'y renonce au moment de me voir me regarder en ce miroir, par crainte d'être taxé d'impudeur et de complaisance envers moi-même. On ne trouvera que trop que l'homme s'étale ici, sans que l'auteur encore se reproduise. Et pourtant quoi de plus nécessaire, et de plus humble, en vérité, que de remonter à ses propres sources?

Il suffira donc que je vous fasse ressurgir de mes cendres, escales et retours d'Ulysse, Calypsos et sirènes, lavandières et Circés, Pénélopes et nymphes, jeunesses de la Méditerranée, amours de l'Algérie, compagnons sur les flots, Lestrygons, recherches des lieux légendaires, et que ma mémoire danse toute sur ce feu qui m'entretient. Cher trésor, même illusoire, que m'importe si tout seul j'éprouve ton bienfait?

Mais le temps est venu où je voudrais, semblable à Philoctète, pouvoir m'écrier : *O dieux, délivrez-moi d'Ulysse, alors je me croirai guéri!* Et je sais que je ne m'en guérirai que par lui-même : *Remède de mon mal, même si c'est toi mon mal*, comme chantait Aboul Hasan al Nouri.

Pour m'en guérir, il n'y a donc qu'un moyen : vider l'abcès. Je ne me tiendrai satisfait (mais le pourrai-je sans être mort?) que le jour où je l'aurai, cet Ulysse de mon cœur, cet Ulysse de mes entrailles, tourné, retourné, palpé, vidé. Je le cherche dans les textes, dans les images, après l'avoir cherché dans les golfes, dans les îles; je le

poursuis, le traque, par ruse ou par violence, tournant autour, fonçant dessus. Le sens, l'esprit, l'âme d'Ulysse, mais aussi sa figure, son corps, sa chair. Donnez-moi, dieux des mains qui écrivent, donnez-moi les mains de ceux qui animent des statues !

Je suis là, dans ma nuit, fermant les yeux, me prolongeant vers l'épaisseur de l'obscurité par mes doigts en éventail, comme un aveugle ; et décrivant des cercles magiques pour qu'une flamme s'élève, prenne la forme de celui que j'évoque. Est-il donc impossible que nous donnions la vie terrestre, membrue, velue, palpitante d'artères, humide de muqueuses, battue de cils, ventilée de paupières, aux créatures de nos songes ? Je réclame l'assistance des devins, des enchanteurs. Et pourtant ma raison ne fut jamais si sûre de ses raisons, ma lucidité plus vive qu'en cet aveuglement.

Mais la voix de mon témoin secret murmure que mes raisons s'entendent trop bien ; il insinue que je ne chercherais pas tant cet Ulysse fabuleux si je n'avais pas tellement besoin de le trouver réel, comme un autre moi-même, avec ses alibis, ses cautions, ses précédents ; s'il n'était pas en moi, déjà, installé pour y trôner à la place de ce que j'aurais dû être, détrôné.

Il est vrai que je ne m'appartiens plus. Je consens qu'Ulysse est là où je suis, et que parfois je ne puis faire que je ne m'identifie à lui. Et pourquoi me déplairait-il de découvrir enfin qu'il eut ce nez plutôt aquilin, aux cloisons trop minces, au fil tranchant ? Avouerai-je la pamoison où je faillis tomber le jour où je crus lui reconnaître même couleur de poil qu'à moi-même ? Un tra-

ducteur parlait de ses cheveux « couleur de hyacinthe ». Et, vorace, me jetant au dictionnaire à pleine brassé, je lis que la hyacinthe (non la fleur mais la pierre) est d'une couleur jaune rougêatre. J'y suis ! Y suis-je vraiment ? Oui. Douceur de cette minute ! Je ne saurais en rire, en dépit des témoins les plus ironiques : sauraient-ils me regarder en étant capables de me voir aussi pur que je fus ? Je tenais, je sentais, je savais : ce châtain roux de ma jeunesse... ce surnom de *chichourle* (couleur de jujube) que les gamins marseillais me donnaient lorsque j'avais seize ans... cet *auburn* dont une dame (trop circéenne) alors me gratifia...

Oui, je t'entends, témoin sarcastique. Tu demandes, sans discrétion : « N'avait-il pas aussi un orteil en marteau ? » Et je réponds : « Pourquoi pas ? Le pied pourri de Philoctète, Sophocle en a fait tout un drame... » Il est pourtant vrai qu'au long des ans mon poil a bien perdu sa rousseur. Mais elle reste à mon fils, et l'âge de fer dont parlait Hésiode n'est pas encore sur moi, car il doit arriver « lorsque le père ne ressemblera plus à ses fils ni les fils à leur père ». Il est vrai aussi que la noyade, inscrite, paraît-il, dans mon horoscope, n'a pas encore réalisé pour moi la prédiction que Tirésias fit à Ulysse : ma mort et l'eau ne sont pas ajustées ; mais j'ai mes songes, en attendant, qui s'immergent dans cette lustration dévorante, dans ce fluide qui brûle.

Adieu donc, chevelure, au feu de l'imagination calcinée ! Mais ne dussé-je, de ces nuits évocatoires, conserver qu'un tas de cendres, je les remuerais encore d'un doigt fébrile : pour y tracer

la figure de celui que j'ai cherché plus passionnément que ne fit jamais son fils Télémaque, et pour m'empêcher d'en être inconsolablement l'orphelin.

## 2. — LE SPECTRE ET LES IMAGES

Il m'a fallu longtemps pour aboutir à ce qu'Eratosthène disait déjà : qu'à tout prendre, avant de rechercher quels chemins suivit Ulysse, il vaudrait mieux d'abord tenter de retrouver le corroyeur qui cousit l'outre d'Eole... Et j'ai renoncé à tout pèlerinage aux lieux supposés où mon Ulysse a mis ses pieds imaginaires.

Sans doute, mais un autre mal avec l'âge m'est venu : c'est Ulysse lui-même que je me suis mis à rechercher. Et dès lors, moins aventureux que jadis, moins nomade, et d'autant plus porté vers le fond des êtres que vers les apparences du monde, je voyage immobile, en un songe, pour découvrir mon personnage : le vrai, le vivant, tel qu'il fut, tel qu'il n'est pas possible qu'il ait cessé d'être quelque part dans le royaume des Immortels. Je ne cours plus sur la mer, cartes et boussoles en mains. Finis les vues de côtes, la délectation d'un cap, le vertige devant un golfe, le dénombrement des îles, des passes, des promontoires. Je reste sous la lampe, et parfois dans la nuit noire, les deux mains au front; et il me semble que peu à peu je me vois blanchissant, je sens mes membres qui se flétrissent, mes oreilles qui se ferment de plus en plus aux bruits de l'univers, tandis qu'en mon

silence et mon obscurité je pourchasse à travers un long rêve cette figure d'un homme, et, par mes pensées, les siennes.

Ah ! que n'ai-je aussi le pouvoir de descendre au pays des ombres ! C'est jusque là, jusqu'aux cercles sulfureux des enfers que je descendrais, comme fit Dante, pour te rencontrer, Ulysse, pour me trouver face à face avec toi. Toutes les questions qui me brûlent, je te les poserais. Ce que tu n'as pas dit à l'Altissime je te presserais humblement, furieusement peut-être, de m'en livrer le secret. Et d'abord, je te dirais : « Laisse-moi te regarder ! Te voir seulement. Et d'une main timide te toucher ! Rien que te voir... » Et soudain je crois que je t'ai vu. Si longtemps, si fortement j'ai nourri ce désir que (j'ose à peine) il me faut murmurer que je crois qu'il fut comblé.

Ce n'était pas aux enfers, c'était dans un hameau de l'Oise. Les dernières roses de septembre achevaient de mourir ; la vigne-vierge mettait aux murailles du donjon un flot de sang ; la pluie d'automne tombait avec la nuit sur des prés pourrissants. Plus un homme, plus une clarté dans les campagnes désertes. Les yeux des chats luisaient seuls dans le noir et je doutais si ce n'était pas mon propre regard qui se dilatait à la poursuite d'un fantôme.

Alors le spectre d'Ulysse m'est apparu. Ombre insaisissable et fugace, qui n'a fait que traverser ma vue, le temps d'un cœur qui ravale son flux. Moi, les bras tendus, sans rien atteindre que le creux d'une passade dans l'air mou, alors j'ai vraiment crié ce que j'aurais dit à l'ombre infernale :

— Visage de mon inquiétude, figure de ma passion, laisse-toi regarder, laisse-moi te regarder, ne fût-ce qu'entre deux battements de cils, et qu'aussitôt je tombe en ravissement, ou, si tu l'exiges, en poudre ! Incessamment poursuivie, désirée, ô dévorante apparence, accorde-moi de soulever ta visière de brouillard ! Et de voir ces yeux qui jettent leurs phares impossibles dans mes nuits, de voir ces lèvres dont la chair frémit sur mes statues fabuleuses, ce front dont je rêve, ces cheveux dont je suis fou d'envie. Te toucher aussi : mettre mon doigt sur le grain de ta peau ; prendre, comme un oiseau dans le nid de ma paume, pour la seule durée d'un soupir d'oiseau, ton genou, cette merveille qui doit rendre jalouse la très exquise perfection elle-même des cathédrales et des constellations ! Arrête, image immatérielle d'une trop éternelle réalité ! Arrête-toi dans ta stature, ta démarche, l'équilibre de tes membres et la pulsation de tes organes, pour qu'enfin je te possède, toi, tout entier, du haut en bas, tel qu'un vivant, Ulysse, l'homme que tu as été, l'homme que le fond de mon cœur me jure que tu survis au monde !

\* \* \*

— Depuis quand invoque-t-on Ulysse, murmure le témoin ironique, comme on parle d'amour à une femme, follement ? Ces cheveux, ce genou... » Que non ! J'entends l'allusion perfide mais je m'y refuse. Rien d'androgyné en toi, mon beau héros, si viril. Rien non plus d'équivoque et qui me serve à déguiser ma flamme. Mais il est vrai que je te

*convoite* plus démesurément que ne fait d'une amante inaccessible un possédé d'amour. Je convoite ta réalité, et j'ai bien espéré, alchimiste insensé, de la faire naître des cornues de mon rêve; j'ai bien espéré la faire sortir de mes mains, comme un potier de corps humains aux doigts glaiseux de chair et de sang.

Oui, j'ai cru que j'avais pu voir Ulysse, pendant cette nuit de l'Oise. Mais déjà l'ombre s'en était enfuie. Les roses de septembre avaient achevé de mourir dans le feu des pampres rouges. Il ne me restait qu'à remettre le front dans mes mains, qu'à retourner aux livres, aux musées. Et je les ai parcourues, ces nécropoles des pensées et des figures, demandant aux fossoyeurs de me confier les crânes qu'ils gardaient : je les ai pris dans mes mains, j'ai soupesé leur vaine matière, trop légère, et scruté leurs orbites, trop vidées. A quoi bon? Que pouvais-je attendre de ces vestiges? La voix des sépulcres parvient moins que tout autre à mes oreilles, si affaiblies au cours des années pour être allées trop souvent sous les vagues bleues surprendre les secrets de la mer, écouter la rumeur messagère des enchanteresses qui chuchotaient jadis dans le cou de celui que je poursuivais ! Mais lui, les dieux ne l'assourdisaient pas.

Pourtant j'ai rêvé sur ces images imprudemment formées depuis des millénaires; je les ai rassemblées, comparées, interrogées. Fragiles vignettes, signes inefficaces !

Je me suis penché sur les amphores, les vases, les mosaïques, les tessons de poterie, que sais-je ? Tous ces débris des terrains vagues de l'archéologie, ces amas de merveilles qui ne sont pas même

la demeure d'un fantôme de vivant. Je te salue, ô coupe qu'a signée Douris, quelque cinq cents ans avant notre ère. Tu étais peut-être fraîche alors, tout embuée du givre des eaux pures de l'Attique où les gosiers grecs se soulagent d'une siccité plus rèche que le cri des cigales de l'été athénien. Le doigt du buveur à tes flancs traçait peut-être un sillage vernissé qui condensait des perles sur les héros de l'Iliade; mais c'est au musée de Vienne qu'ils achèvent indéfiniment de mourir en vitrine. J'ai demandé à tes revers le secret de cette dispute d'Ajax et d'Ulysse, de cet affrontement d'Ulysse et de Néoptolème pour les armes d'Achille. Et j'ai vu un mince profil, à la barbe en triangle, semblable comme un frère de style à tous les personnages légendaires de la céramique traditionnelle. Et pas même de cuisses! Le drapé les dérobe... Sur le bouclier frémissait pourtant une biche assaillie par un fauve : elle vit, telle la biche qu'elle fut, plus vraie que l'homme.

Je te salue, amphore du British, où un Ulysse en son navire écoute les femmes-oiseaux, sphinx volants, sirènes aux grosses pattes velues, plumées! Je te salue pour te quitter, car je n'ai rien reconnu de *mon* Ulysse, malgré le torse gonflé de puissance ou de vanité, dans ce barbu assailli de volailles. Et pas davantage dans cet autre barbu, aux biceps de lutteur forain, qu'on voit, avec une prétendue Circé aux allures de lupanar, sur l'urne funéraire d'Orvieto. Et pas davantage sur l'urne de Volterra, où les sirènes sont des dames bien habillées qui jouent de la syrinx à un navigateur tout nu.

Aux thermes de Thyna, quelque part en Tuni-

sie<sup>1</sup>, tu étais aussi sur ton voilier, entravé au grand mât, entre tes compagnons casqués, cuirassés, écoutant les voix des sirènes. Mais quoi ! Encore un barbu de rigueur, dont je ne sais s'il est Claude-Achille, musicien de France, ou le garde-chiourme d'une galère capitane.

J'espérais mieux jadis, butant aux cailloux, aux gravats, aux rochers, dans les ruines de Delos, dans les sentiers de Delphes, quand la pointe de mon pied soulevait ces résidus, la décharge publique des temples, des dieux, des héros. Mais jamais je ne trouvai la figure d'un homme qui allait parler, sinon, un jour, sur un tesson, le front et la corne muette d'une licorne qui se moquait de moi.

Dieu merci, toute la peinture grecque a péri ! Sinon j'aurais été forcé, presque, d'y croire, et à tous les Ulysse, de toutes les couleurs, qui devaient y foisonner, ou peut-être à quelque Ulysse uniforme, stéréotypé. Mais comme dit pour ma joie une épigramme de l'Anthologie placée sous un tableau où était peint Ulysse et que les eaux de la mer avaient gâté : *Toujours au fils de Laërte la mer a été maléficiouse : une vague a délavé son portrait et en a effacé les traits de ce panneau.* Louange à la mer ! Remerciement aux vagues purificatrices !

Pourtant, je l'avoue, je m'entêtais encore dans je ne sais plus quel espoir, en ce soir presque contemporain où j'appris qu'on venait de découvrir une nouvelle image du héros, un autre « Ulysse aux

1. Grande mosaïque circulaire qui décorait la rotonde du frigidarium des thermes de Thyna, à 15 kilomètres au sud de Sfax. Actuellement au musée du Bardo, à Tunis.

sirènes ». C'était encore en Afrique<sup>1</sup>. Je n'eus de cesse qu'une reproduction m'en fût parvenue, faute de pouvoir y courir. Ah! j'aurais voulu des ailes pour me précipiter, comme à un amour, à cet amour chevauchant un dauphin qui mange du poulpe tout cru au dessus d'Euryloque, de Périmède, et du divin Ulysse ficelé à son tronc d'arbre. Quelle pièce de choix, quel document, quelle ivresse historique! Et comme je comprends les « inventeurs », leur tumulte, leur frisson! Et comme je leur rends grâce de m'avoir aussitôt comblé! Mais encore un coup c'était pour mon chagrin... Qu'attendais-je donc, en vérité, dont je ne connusse d'avance que je serais aussitôt blasé? Il est pourtant bien là, sur son bateau à proue delphine. Il est pourtant bien là, sous le charme des musiciennes diaboliques : la tibicine qui tient la flûte, la lyricine qui tient un luth, et elles sont haut perchées, avec leurs seins et leur nombrils de femelles, sur des pattes de grues, ou de flamands roses comme on en voit près du lac Fetzara. Il est pourtant bien là... mais que voulez-vous que je fasse de sa calotte blanche de matelot du commerce, de son encolure de paysan kabyle, de sa tête moustachue d'épicier mozabite? Autant retourner aux fantaisies du grand opéra : décor, machinerie, ficelles, accessoires, chef d'orchestre, haute-contre et basse-taille, à Tibaldi, pour tout dire, et à son *Ulysse aveuglant le cyclope*, ou à Pinturricchio et son *Retour d'Ulysse*, des Ulysse

1. Fontaine avec un bassin orné de mosaïques représentant la rencontre d'Ulysse et des sirènes, datant du II<sup>e</sup> ou III<sup>e</sup> siècle après J.-C. découverte à Cherchell, près d'Alger, en décembre 1940.

casqués de plumes, évadés de Versailles, avec le jupé « grand siècle » du ballet royal ! Ils m'en diraient autant que toutes les autres images, mortes à jamais, dont je n'ai décidément rien à tirer, rien que l'assurance de ma soif toujours plus ardente de voir enfin Ulysse devant mes yeux tel qu'au dedans de moi, sans le pouvoir figurer, de toute certitude je le vois.

### 3. — LA BIBLE D'HOMÈRE

— Mais où mieux le découvrir, me souffle la voix d'un Invisible, que là même où il vécut ?

— Et où sinon mieux que dans le Texte ?

— Tu le savais donc ?

— Oui. « *Qu'importe si la mer a bu cette peinture ! Dans les épopées d'Homère son portrait est gravé en caractères impérissables.* » Ainsi parle l'Anthologie. Je le savais.

— Pourquoi n'y pensais-tu plus ?

De ma faiblesse, je me repens, et de cette vanité de m'être laissé partir au fil d'une folle recherche : au bout était la noyade. La seule vérité, c'est Homère et l'Ulysse de son Iliade ; la seule vérité c'est le poème d'Ulysse, c'est l'Odyssée d'Homère. Là, et rien que là, sont les miroirs qui doivent me renvoyer la personne humaine de mon Ulysse divin. Là et rien que là, son visage et ses membres, ses gestes et ses pensées, sa charnure et son âme vivent et doivent revivre devant mes yeux.

Si je le savais, il fallait aussi que la volonté me vînt de me le proclamer : je crois en l'Ulysse d'Homère et je ne crois qu'en cet Ulysse.

Il m'est arrivé, il m'arrivera encore d'interroger d'autres Ulysse des vieux âges de la Grèce. La tentation est forte de les croire tout proches du héros originel. Mais je n'en suis pas dupe. Il ne faut pas s'y laisser prendre. Euripide et Sophocle, Aristote et Xénophon, quoi qu'il y paraisse, ne sont pas moins éloignés que moi du roi d'Ithaque. Six siècles ou trente font peu de différence. Et comment n'en serais-je pas plus près, moi, croyant, moi, dévôt de cet Ulysse et de cet Homère, comment n'en serais-je pas plus près que les Hellènes des basses époques, les sceptiques, les athées qui faisaient les dieux parler pour les mieux faire mourir ?

S'il m'arrive encore d'aller vers ces textes qui ne sont pas le Texte, qui ne sont pas la bible ulys-séenne, ce sera pour constater comment évolua l'image du héros, pour trouver des arguments d'erreurs à redresser, des *interprétations* à confronter avec la *réalité*; ce sera pour essayer les clés, rejeter les fausses, garder les bonnes, les seules propres à ouvrir les portes les plus évidentes à la fois et les plus secrètes du seul Ulysse qui vaille à mes yeux : le premier, le Père, notre père, l'Ulysse d'Homère en qui je crois.

## 4. — ACTUALITÉ D'ULYSSE

« Souvenez-vous des prisonniers comme si vous étiez aussi prisonnier ; de ceux qui sont maltraités, comme étant aussi vous-mêmes dans un corps. »

SAINTE PAUL,  
(Épître aux Hébreux.)

En vérité, je me donne bien du mal à faire d'Ulysse un autre moi-même : comme s'il n'avait pas toujours été là, pas toujours été présent, vivant, *actuel*, au cœur de l'humanité ! Bien sûr, et Nicéphore Grégoras, en 1328, avait déjà raison d'écrire que « les âmes de ces hommes d'autrefois (Achille et Ulysse) passaient dans d'autres corps et habitaient des hommes encore vivants ». Ulysse, notre prochain, éternellement en costume de l'époque « moderne », cote de mailles, fraise et pourpoint, complet veston, selon les temps.

Naguère, il me fallait biaiser pour avancer cette évidence : « Ulysse, disais-je, est beaucoup moins navigateur qu'on ne croit communément. Il met dix années à revenir d'Ilion, mais il en passe une dans le lit de Circé et sept dans le lit de Calypso. Il ne pêche pas. Il ne mange pas de poisson. Il ne rêve que de viandes rouges et de retrouver ses cochons. Ses randonnées nautiques se réduisent à quelques traversées mouvementées. Pytées en a vu bien d'autres, et Vasco de Gama, et Lapérouse. Le moindre inscrit maritime du cap Corse a bourlingué davantage. Ulysse est un roi paysan que



## ŒUVRES DE PAUL VALÉRY

POÉSIES (*Album de Vers anciens. La Jeune Parque. Charmes. Pièces diverses. Cantate du Narcisse. Amphion. Sémiramis.*)

EUPALINOS OU L'ARCHITECTE suivi de  
L'ÂME ET LA DANSE - DIALOGUE DE L'ARBRE  
MONSIEUR TESTE

DISCOURS de RÉCEPTION à L'ACADÉMIE FRANÇAISE

REPONSE AU DISCOURS DE RÉCEPTION A L'ACADÉMIE FRANÇAISE DE M. LE MARÉCHAL PÉTAINE

MORCEAUX CHOISIS

LA JEUNE PARQUE, *commentée par Alain*

L'IDÉE FIXE

VARIÉTÉ  
VARIÉTÉ II

VARIÉTÉ III  
VARIÉTÉ IV

VARIÉTÉ V

PRÉFACE A L'ANTHOLOGIE DES POÈTES de la N.R.F.

INTRODUCTION A LA POÉTIQUE

TEL QUEL I

(*Choses tues. Moralités  
Littérature, Cahier B 1910*)

TEL QUEL II

(*Rhums. Autres 'Rhums  
Analecta. Suite*)

DEGAS DANSE DESSIN

PIÈCES SUR L'ART

MAUVAISES PENSÉES ET AUTRES

MÉLANGE

MON FAUST

REGARDS SUR LE MONDE ACTUEL

ET AUTRES ESSAIS

(*Nouvelle édition revue et augmentée*)

### Édition reliée

(*d'après les maquettes de Paul Bonet*)

POÉSIES  
L'IDÉE FIXE

EUPALINOS  
PIÈCES SUR L'ART

MAUVAISES PENSÉES ET AUTRES

ŒUVRES COMPLÈTES

(*en 12 volumes*)